TABLE DES MATIÈRES

1. De la tradition à la vérité : l'itinéraire spirituel d'un prêtre 5
2. L'autorité inébranlable : la Parole du Seigneur 23
3. La mystique de la prêtrise catholique 43
4. Le développement de la papauté : des origines à la Réforme 65
5. Le développement de la papauté : de la contre-réforme à nos jours 91
6. La papauté détient-elle les clefs de l'apôtre Pierre ? 111
7. Le baptême catholique, la confirmation et l'onction des malades 129
8. Le pardon des péchés : par un prêtre, ou selon la Bible ?..... 145
9. Le caractère sacrificiel de la messe 161
10. La « sainte communion » catholique 177
11. Le mysticisme, ce fléau 199
12. Les images de « Christ » à la lumière de l'Évangile 219
13. Marie selon la Bible, ou selon la tradition catholique ? 235
14. Les ingérences de Rome dans le mariage institué par Dieu 259
15. La vie conventuelle 279
16. L'unité biblique dans le Seigneur, ou conformité au pape ? 295
17. Les compromis des « nouveaux évangéliques » avec le catholicisme 311
18. Conclusion 327

Annexes :

1. L'Écriture donnée à l'Église primitive 341
2. Du poison dans la source d'eau vive : les Apocryphes 347
3. L'Église, colonne et appui de la vérité 355
4. La Bible et le Catéchisme de l'Église catholique : un tableau comparatif 361

Remerciements 365

Chapitre 1

DE LA TRADITION À LA VÉRITÉ : L'ITINÉRAIRE SPIRITUEL D'UN PRÊTRE

Né en Irlande dans une famille qui comptait huit enfants, j'ai eu une enfance comblée et heureuse. Mon père était colonel dans l'armée irlandaise ; j'avais environ neuf ans quand il a pris sa retraite. En famille, nous prenions plaisir à jouer ensemble, à chanter, ou à mettre en scène de petits sketchs. Tout cela se passait dans le cadre du camp militaire de Dublin. Nous étions une famille catholique irlandaise typique. Mon père s'agenouillait parfois de façon solennelle au chevet de son lit. Ma mère parlait à Jésus tout en cousant, en faisant la vaisselle, ou même en fumant sa cigarette. Presque chaque soir, nous nous mettions à genoux au salon pour réciter ensemble le chapelet. Jamais il ne nous serait venu à l'idée de manquer la messe, même en cas de maladie grave. Ainsi, dès que j'ai eu cinq ou six ans, Jésus-Christ est devenu pour moi quelqu'un de tout à fait réel, comme Marie et tous les « saints ». Je suis donc bien placé pour comprendre tous ceux qui mettent Jésus, Marie, Joseph et les autres « saints » dans le même sac, qu'ils viennent des pays catholiques d'Europe, d'Amérique latine, ou des Philippines.

On m'a inculqué le catéchisme à l'école des Jésuites de Belvédère, où j'ai fait toute ma scolarité primaire et secondaire. Comme tout élève des Jésuites, j'étais déjà capable à dix ans de réciter les cinq raisons qui font que Dieu existe, et d'expliquer pourquoi le pape est « le chef de la seule Église véritable ». Faire sortir les âmes du purgatoire, voilà aussi une question que je prenais très au sérieux. Sans bien en comprendre le sens, nous apprenions par cœur ces paroles : « La pensée de prier pour les

morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, est une pensée sainte et pieuse. » On nous disait que le pape, en tant que chef de l'Église, était l'homme le plus important au monde ; que ses paroles avaient force de loi, et que les Jésuites constituaient son bras droit. Même si la messe était dite en latin, je m'efforçais d'y aller tous les jours, tant j'étais attiré par l'atmosphère mystérieuse qui s'en dégageait. L'assiduité à la messe, nous disait-on, était le moyen le plus sûr de plaire à Dieu. On nous encourageait à prier les « saints » ; il existait des saints patrons pour toutes les circonstances possibles et imaginables. Je ne les invoquais guère, à l'exception de Saint Antoine, spécialiste des objets perdus, car je perdais souvent mes affaires.

À l'âge de quatorze ans, je me suis senti appelé à devenir missionnaire, mais cela n'a rien changé à mon mode de vie d'alors. De seize à dix-huit ans, j'ai vécu un temps d'épanouissement extrêmement agréable, remportant autant de succès sur le plan scolaire que sur les terrains de sport.

À cette époque-là, il me fallait souvent accompagner ma mère à l'hôpital, où elle suivait un traitement. Un jour où je faisais la lecture en l'attendant, je suis tombé sur ces versets : *« Jésus répondit : Je vous le dis en vérité, il n'est personne qui, ayant quitté, à cause de moi et à cause de la bonne nouvelle, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa mère, ou son père, ou ses enfants, ou ses terres, ne reçoive au centuple, présentement dans ce siècle-ci, des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants, et des terres, avec des persécutions et, dans le siècle à venir, la vie éternelle »* (Marc 10.29,30). N'ayant aucune idée du vrai message du salut, j'ai décidé que j'avais reçu un authentique appel à devenir missionnaire.

Je ne voulais pas seulement être « saint » ; je voulais aussi avoir l'assurance de mon salut

Mes efforts pour mériter mon salut

En 1956, j'ai quitté ma famille et mes amis pour rejoindre l'ordre de Saint-Dominique. Pendant les huit années qui ont suivi, tout en m'initiant à la vie monastique, j'ai étudié les traditions de l'Église, la philosophie, la théologie de Thomas d'Aquin, et

quelques notions bibliques dans l'optique catholique romaine. Dans une certaine mesure, ma foi personnelle s'est institutionnalisée et ritualisée sous l'influence du système religieux dominicain. La sanctification, me disait-on, s'obtenait en obéissant aux lois de l'Église et de l'ordre dominicain. Avec Ambrose Duffy, le directeur des étudiants, j'ai souvent parlé de la loi en tant que moyen de sanctification. Je ne voulais pas seulement être « saint » ; je voulais aussi avoir l'assurance de mon salut éternel. J'ai mémorisé une partie des enseignements du pape Pie XII, selon lequel « le salut de beaucoup dépend des prières et des sacrifices offerts par le corps mystique du Christ dans cette intention ». L'idée de « gagner le salut » par la souffrance et la prière, tel est également le message fondamental de Fatima et de Lourdes ; j'ai donc recherché dans la souffrance et dans la prière mon propre salut et celui des autres.

Dans notre monastère dominicain de Tallaght à Dublin, je me livrais à des exploits pénibles afin de « sauver des âmes », prenant des douches glacées en plein hiver, et me flagellant le dos avec une chaînette d'acier. Le directeur des étudiants était au courant de ce que je faisais, et sa vie austère m'inspirait tout autant que les paroles du pape. Avec rigueur et détermination, j'étudiais, je priais, je faisais pénitence, et j'essayais de respecter les dix commandements ainsi qu'une foule de règles et de traditions dominicaines.

Faste au-dehors, et vide au-dedans

En 1963, à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir été ordonné prêtre de l'Église catholique romaine, j'ai fait une année d'études sur Thomas d'Aquin à l'Université Angelicum à Rome. Là, j'ai commencé à éprouver des difficultés : c'était le faste au-dehors et le vide au-dedans. Depuis des années, je m'étais fait une idée du Saint-Siège et de la « Ville sainte » par les livres et les images. Était-ce bien la même ville ? J'étais également choqué d'en voir qui venaient le matin à l'Université Angelicum avec l'air de se désintéresser complètement de la théologie : ils lisaient *Time* et *Newsweek* pendant les cours. Ceux qui s'intéressaient à l'enseignement ne le faisaient que pour obtenir un diplôme dans leur pays d'origine ou une situation dans l'Église catholique.

Un jour je suis allé au Colisée, pour me tenir à l'endroit même où jadis tant de chrétiens avaient versé leur sang pour le Seigneur. Arrivé au Forum, je me suis dirigé vers l'arène. J'essayais de me représenter ces hommes et ces femmes qui connaissaient si bien le Christ que, plutôt que de le renier, ils acceptaient sans hésiter d'être brûlés vifs ou dévorés par les bêtes ; mais la joie de cette expérience a été ternie par de jeunes voyous qui pendant le retour en autobus m'ont traité de « fumier » et « d'ordure ». Je pressentais que ce n'était pas parce que j'avais pris position pour le Christ comme les premiers chrétiens, mais parce qu'ils voyaient en moi un représentant du système catholique. J'ai vite chassé ces pensées, mais tout ce qu'on m'avait enseigné sur la gloire présente de Rome me semblait maintenant vain et illusoire.

Peu après, j'ai passé deux heures en prière pendant la nuit devant le maître-autel de l'église San Clemente. J'ai pensé à l'appel pour la mission reçu pendant mon adolescence, ainsi qu'à la promesse de la récolte « au centuple » de Marc 10.30. J'ai renoncé à passer mon diplôme de théologie, ce qui avait pourtant été mon objectif depuis le début de ce cycle d'études sur Thomas d'Aquin. J'avais longuement prié avant de prendre cette importante décision, et j'étais sûr que c'était la bonne. Le prêtre qui devait diriger ma thèse ne voulait rien entendre, et pour me faciliter les choses, il m'a proposé de faire passer pour mienne une thèse écrite par quelqu'un d'autre quelques années auparavant. Tout se passerait comme si je l'avais rédigée moi-même, à condition que je la soutienne devant un jury. Cette proposition m'a donné la nausée et fait penser à ce que j'avais aperçu quelques semaines plus tôt dans un des parcs de la ville : d'élégantes prostituées paradant avec leurs bottes de cuir noir. Ce qu'on venait de me proposer me paraissait tout aussi répréhensible. Je m'en suis donc tenu à ma décision, terminant mes études à l'université au niveau ordinaire, sans le diplôme.

De retour dans mon pays, j'ai appris par une lettre officielle que je devais aller faire trois années d'études à l'Université de Cork. J'ai alors prié du fond du cœur au sujet de l'appel missionnaire que je pensais avoir reçu. Peu après, à ma grande surprise, on m'a donné l'ordre de partir comme missionnaire à Trinidad, dans les Antilles.